

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

**Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,**

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 2 août.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :
Loi sur le drainage ;
Nominations dans la magistrature ; — de juges et de suppléants de juges de paix.

Chronique locale.

La distribution des prix du Collège Notre-Dame des Victoires aura lieu jeudi 7 août, à l'Hôtel-de-Ville, à trois heures précises.
Une réunion nombreuse assistera sans aucun doute à cette intéressante cérémonie. Une cantate composée pour cette circonstance sera chantée par les élèves. On entendra ensuite quelques morceaux de déclamation dans les différentes langues enseignées au collège, puis un discours sera prononcé par M. Dayez, directeur de l'établissement.

CHEMIN DE FER DU NORD.

VOYAGE A LA MER.

DIMANCHE 3 AOUT 1856

Train de plaisir de Tourcoing, Roubaix, Lille, Armentières & Bailleul à

DUNKERQUE.

PRIX DES PLACES :

2.^e classe . . . 4 fr. » } Aller et retour compris.
3.^e classe . . . 3 fr. » }

ALLER.

Départ de Tourcoing . . . à 5^h 15
Id. Roubaix . . . à 5^h 22
Id. Lille . . . à 7^h »
Id. Armentières . . . à 7^h 32
Id. Bailleul . . . à 7^h 54
Arrivée à Dunkerque . . . à 9^h 25

RETOUR.

Départ de Dunkerque le même jour . . . à 7^h 15

Arrivée à Bailleul . . . à 8^h 45
Id. Armentières . . . à 9^h 05
Id. Lille . . . à 9^h 40
Id. Roubaix . . . à 10^h 15
Id. Tourcoing . . . à 10^h 21

Mercredi dernier, vers six heures du soir, plusieurs enfants jouaient sur le pont du Char-tau.

L'un d'eux pour faire preuve de hardiesse, conçut l'idée de marcher en dehors du garde-fou et avait réussi à exécuter son projet, quand tout à coup son pied se trouva pris, il chercha en vain à se dégager. Il fit un dernier effort, mais la barre de fer lui échappa et le jeune imprudent est lancé dans l'eau d'une hauteur de dix pieds. Il disparaît un instant, puis il revient à la surface de l'eau qui mesure en cet endroit une assez grande profondeur.

L'enfant se débat pour regagner le bord ; mais, épuisant ses forces, il replonge de nouveau et allait infailliblement périr lorsque le jeune Louis Beeckman, âgé de 15 ans, attiré par les cris des autres enfants spectateurs de cette scène émouvante, s'élança dans le canal avec une intrépidité qui n'est pas souvent de cet âge, à le bonheur de saisir le petit garçon et parvint, non sans peine, à le ramener sur le bord. L'enfant est porté dans une maison voisine où les soins nécessaires lui sont prodigués. Au bout d'une heure il était sauvé. Ce fut seulement alors qu'on put s'occuper de son jeune sauveur : il fut vivement félicité pour le courage dont il avait fait preuve en cette circonstance, et qui conserve à une mère, veuve depuis peu de temps, son unique enfant.

Un homme bien élevé mais que des revers de fortune avaient accablé d'une façon peu commune, se présente chez un des rares amis qui lui étaient restés fidèles, et le prie de lui prêter une somme de 3,000 fr. qu'il dit lui être indispensable pour la réussite d'une entreprise, dont le rapport sera considérable.

Il donne les renseignements les plus minutieux sur l'affaire. On l'écoute avec intérêt ; on

approuve dans tous ses détails l'idée neuve qu'il s'agit d'exploiter, puis l'ami dont on réclame un service remet au lendemain l'exécution de la promesse qu'il fait séance tenante d'avancer les fonds.

Le lendemain il se présente pour obtenir la somme promise, malheureusement son ami vient de partir à l'instant pour Paris. Une affaire très-importante nécessite sa présence dans la capitale ; notre inventeur se retire.

Pendant huit jours il renouvelle inutilement sa visite. Désespéré, à bout de force pour lutter contre la misère, et voyant encore s'échapper cette dernière occasion de vaincre la fortune, il rentre chez lui, fait son testament, l'adresse à un membre de sa famille qu'il charge de diverses commissions, et envoie quelques mots d'adieu à cet ami dont l'absence va causer sa mort.

Au moment où il allait s'enfermer, on lui annonce la visite d'un importun qu'il n'ose éviter. Un quart-d'heure se passe, puis le visiteur prend congé. Retiré enfin dans sa chambre notre homme charge l'arme qui doit le délivrer de tous ses soucis. Au même instant on ouvre la porte ; son ami, porteur de la fatale lettre, se précipite dans ses bras et lui remet les fonds promis dont un malentendu seul avait retardé l'envoi.

Le concert donné au bénéfice des pauvres par MM. les Orphéonistes (*Crick-Siks*) de Tourcoing a eu lieu mardi 29 juillet. Il y avait pour nous un puissant attrait dans ce concert : nous n'avions jamais entendu les Orphéonistes de Tourcoing exécuter le fameux chœur des *Enfants de Paris*.

A l'occasion du dernier concours nous n'avions fait que constater, d'après le récit du *Messager de Gand* le succès de nos voisins ; et, après avoir entendu leurs rivaux, les *Crick-Mouils*, au concert de Lille, nous étions curieux d'apprécier par nous-mêmes si décidément les Allemands sont des barbares en fait de musique chorale et si on devait s'abstenir de les prendre pour juges dans un concours.

Les Orphéonistes de Tourcoing ont chanté

mardi, les *Enfants de Paris* et le *Nocturne* de Deneve.

Nous déclarons tout d'abord qu'il est difficile d'atteindre à une telle perfection de sentiment de finesse et d'ensemble. Ce serait calomnier le goût français que de supposer à nos compatriotes assez d'aveuglement pour ne pas préférer cette magnifique unité dans les nuances et dans les mouvements à la *furia* qui caractérise l'exécution des *Crick-Mouils* et qui ne permet pas de saisir les détails.

Les honneurs de la soirée auraient été décernés à l'unanimité aux Orphéonistes de Tourcoing, si M. Du Laurens n'était venu à son tour enchanter l'auditoire.

M. Du Laurens, premier ténor du théâtre lyrique de Paris, est un artiste d'élite que nous irons souvent applaudir au théâtre de Lille où il est engagé pour la prochaine saison. D'autres ont déjà rendu justice aux remarquables qualités qui brillent dans son chant.

Il a dit avec un charme infini l'air de *Mazaniello*, les quatre *Âges du Cœur*, d'Arnaut, et la *cavatine de la Favorite*.

Rappelé par la salle enthousiasmée, il a terminé la soirée par l'air du *Sommeil de la Muette*. Un tonnerre d'applaudissements est venu récompenser M. Du Laurens de sa gracieuse complaisance.

Le programme du concert était parfaitement réglé. M. Warin, la basse-taille, a fait entendre deux mélodies bien appropriées à la beauté de sa voix. — M.^{lle} A. Rosoor est une pianiste d'un grand mérite, dont l'exécution brillante présage un bel avenir. — M. T. Lacomme a été vivement applaudi ; ses variations pour le violon ont produit beaucoup d'effet. — Enfin, M. Brassart a égayé la réunion par sa chanssonnette des *Sabots de Grigou*.

Chacune des deux parties du concert commença par un morceau d'harmonie exécuté par la Société Philharmonique, sous la direction de M. Rosoor, c'est tout dire.

Ajoutons que le but de la soirée a été complètement atteint ; une foule nombreuse s'est rendue à l'appel fait au nom des pauvres. La recette

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

2 AOUT 1856.

LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 30 juillet.

J'avais obtenu l'honneur de conduire mon petit bataillon au feu, il fut joint au premier corps qui était commandé par Ordonillo. Quelque désir que nous eussions d'en venir ouvertement aux mains, je dus céder aux ordres de mon chef et placer ma troupe sur une hauteur couronnée de bois, au pied de laquelle devaient passer les Espagnols. Ordonillo voulant ne pas nous exposer inutilement avait choisi pour nous ce poste avantageux, d'où notre feu et nos traits pouvaient faire beaucoup de mal sans qu'il fût facile de nous en faire.

Nous commencions à murmurer de notre inaction et à croire que l'on ne nous avait placés ainsi que pour nous empêcher de prendre part au combat, lorsqu'un bruit sourd, interrompant le silence de la nuit, nous annonça l'approche de l'ennemi. Nos sentinelles avancées, suivant l'ordre qu'elles en avaient reçu, se replièrent sans bruit, et, rien ne troublant la sécurité des Espagnols, ils s'engagèrent dans le défilé qui était au bas de notre position. Si les ordres de mon père avaient été ponctuellement exécutés, peut-être que toute cette armée composée de près de trois mille hommes eût été détruite d'un seul coup ; mais au lieu de laisser passer les premières colonnes et de tomber sur l'arrière-garde,

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.

tandis que nos deux autres corps les eussent attaqués de front, une de mes compagnies se trouvant plus avancée commença le feu, avant d'en avoir reçu le signal et le combat s'entama dans une position moins favorable pour nous.

Cette imprudence pensa nous devenir funeste, car les Espagnols étant revenus de leur première surprise cherchèrent à nous débarrasser du bois d'où nous les incommodions beaucoup. Après l'avoir tenté plusieurs fois inutilement, ils envoyèrent un détachement pour tourner la hauteur, tandis qu'ils s'efforçaient de se maintenir au milieu d'une grêle de balles et de flèches. Peu familiarisé avec les ruses de guerre, je croyais n'avoir affaire qu'à l'ennemi qui se trouvait en face de moi et j'excitais de tout mon pouvoir l'ardeur de mes jeunes soldats, dans l'espoir de rompre enfin l'immobilité décourageante de nos adversaires.

Tout-à-coup une forte décharge de mousqueterie se fait entendre derrière nous et renverse quelques-uns de mes archers. Ce coup inattendu jette un moment l'épouvante dans ma troupe ; mais prenant sur le champ une résolution désespérée : Laissez fuir les lâches, m'écriai-je, je mourrai à mon poste entouré de mes amis ! — Nous les sommes tous ! répondirent-ils tout d'une voix et ils revinrent à la charge avec un nouvel acharnement.

Le combat allait s'engager corps à corps et par conséquent devenir inégal, lorsque le brave Ordonillo informé de notre danger, fit une manœuvre rapide pour rétablir les communications et protéger notre retraite, à laquelle je consentis à regret, mais qui était nécessaire pour conserver ce qui restait de mon bataillon.

J'éprouvai un peu de honte à reparaitre devant mon père, après l'échec que je venais l'é-

prouver. Il ne donna cependant que des éloges à ma conduite ; mais intérieurement je n'étais pas moins humilié d'avoir été contraint à reculer et je brûlais du désir de m'en venger. L'occasion s'en présenta bientôt. Les Espagnols, au lieu de profiter du léger avantage qu'ils venaient d'obtenir, s'arrêtèrent tout-à-coup dans leur marche. La vigueur avec laquelle nous avions combattu leur inspira une sorte de terreur, quand ils surent qu'ils n'avaient eu affaire qu'à des enfants. Ils parurent craindre alors de se mesurer avec des hommes, et l'incertitude que nous remarquâmes pendant plusieurs jours dans leurs mouvements servit à nous confirmer dans cette idée.

Cette circonstance apporta quelque changement au plan de Don Diego qui se contenta d'envoyer un corps d'élite occuper les défilés des montagnes, afin d'intercepter les communications et d'empêcher s'il était possible que l'armée espagnole ne reçût des renforts, tandis que nous l'occupions par des escarmouches multipliées qui avaient le double avantage d'aguerrir nos troupes et d'affaiblir les leurs sans risquer une action décisive.

Dans quelques-unes des affaires partielles que nous avions tous les jours, j'eus le bonheur de réparer ce que j'appelai ma défaite et de recevoir des mains du Conseil des vieillards une épée très-riche, comme un témoignage de la reconnaissance de la patrie.

Cette guerre dont je vous épargnerai les détails, dura près de cinq mois sans aucun résultat considérable ; mais la saison des pluies acheva d'anéantir les espérances du général espagnol, qui, reconnaissant l'impossibilité de se maintenir dans la position qu'il avait prise, avec des soldats découragés, harassés par des privations inouïes et des combats continuels, craignant

d'ailleurs que les maladies ordinaires ne vinssent détruire ce que le fer avait épargné, et désespérant de recevoir les secours qui lui avaient été promis, mais que le vice-roi occupé à réprimer une sédition au cœur de l'empire, n'avait pu songer à lui envoyer, résolut enfin d'effectuer sa retraite avant que le chemin des montagnes fût devenu tout-à-fait impraticable.

Dès que nous pûmes nous apercevoir de son dessein, mon père concentra toutes ses forces, à l'exception du corps commandé par Ordonillo qui s'était porté en avant, et, profitant de la nuit même où les Espagnols levaient leur camp, nous les attaquâmes sur tous les points et leur retraite ne fut bientôt plus qu'une fuite. A peine s'étaient-ils ralliés à quelques journées de marche qu'ils rencontrèrent Ordonillo et eurent à soutenir de nouveaux combats, de sorte que les débris de cette nombreuse armée qui purent atteindre le revers des montagnes dans la Nouvelle-Biscaye, faisaient à peine le tiers de ce qu'elle était en arrivant.

C'est ainsi que nous fûmes délivrés d'un ennemi formidable, et depuis lors plusieurs révolutions survenues dans l'intérieur même du Mexique et auxquelles nous ne primes aucune part, détournèrent de nous les représentations que les Espagnols eussent prises sans doute dans un temps plus tranquille.

Celui qui s'écoula depuis l'époque dont je viens de parler jusqu'au moment où je partis d'Oletta, fut employé par mon père à réparer les maux inévitables de la guerre. Un objet de la plus haute importance était surtout le sujet continuel de ses méditations. Jusqu'alors, il avait joui de la plénitude du pouvoir sans autre titre que celui de Gouverneur que lui avait donné ou laissé prendre le Conseil et qui ne répondait